

Le boueur matinal, dont le balai de houx.  
Nous fait, quand nous dormons, notre pavé plus doux.  
BARTHÉLEMY.

— Officier municipal qui était autrefois chargé à Paris de veiller au curage des ports.

**BOUEUX, EUSE** adj. (bou-eu, eu-ze — rad. boue). Plein de boue, ou sali de boue : *Un chemin boueux. Des souliers boueux. Les magistrats ne sauraient apporter trop de soin à prévenir les amas boueux et leurs funestes effets.* (Payen.) *Qu'il prenne à sa gauche la rue des Sept-Voies, rue obscure et boueuse, où les balayeurs et le gaz n'ont pas encore pénétré.* (Scribe.)

— Par ext. Pâteux, peu net et en quelque sorte sa., en parlant des estampes, des caractères imprimés et de l'écriture manuscrite : *Impression boueuse, caractères boueux, écriture boueuse.*

— Fig. Impur, souillé de vices :

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,  
Un égout sordide et boueux.

BARDIER.

— Techn. Mal fini, mal ragré, mal profilé; offrant une surface irrégulière et qu'on dirait couverte d'une couche de boue, en parlant des ouvrages de maçonnerie ou de menuiserie : *Ce mur est boueux. Ce panneau est boueux. Cette moulure est boueuse.*

— Mar. Ancre boueuse, ou ancre de toue, La plus petite des ancres d'un navire.

**BOUFF** s. m. (bouff). Art culin. Espèce de gâteau allemand, qui est fait avec des œufs, du sucre, du beurre, de la farine, des raisins de Corinthe et de Malaga, et du jus de citron.

**BOUFFANT** (bou-fan) part. prés. du v. Bouffer : *Le grand écuyer se releva le nez de dessus la table, regarda la compagnie, toujours bouffant.* (St-Simon.)

**BOUFFANT, ANTE** adj. (bou-fan — rad. bouffer). Qui bouffe, qui est comme gonflé : *Manche bouffante. Robe bouffante. Ces deux charmantes figures, renfermées sous le jupon bouffant, ne rappelaient les enfants de Leda.* (B. de St-P.) *Le service est fait par de petits nègres tout nus, à l'exception d'une housse bouffante de soie ponceau.* (Th. Gaut.) *Arrière-nous à cet heiduque d'Arokzallan, si fièrement campé et si pittoresque avec sa cravate et ses manches bouffantes, sa veste à brandebourgs blancs, etc.* (Th. Gaut.) *Les femmes ne portaient plus de paniers alors, mais des jupes fort bouffantes par derrière.* (Michelet.)

— Antonymes. Collant, étriqué.

**BOUFFANT** s. m. (bou-fan — rad. bouffer). Partie bouffante d'une manche : *Une manche à bouffants. Une robe à bouffants.*

**BOUFFANTE** s. f. (bou-fan-te — rad. bouffer). Vêtement bouffé, ou appareil qui sert à faire bouffer les vêtements. || Guimpe gaufrée que les dames portaient autrefois. || Larges rubans gaufrés et bouffants, dont on ornait la chaussure : *Mais quel est ce jeune dandy qui s'avance, avec une raie au milieu de la tête et des souliers à bouffantes de ruban ?* (\*\*). || Petit panier qui servait à faire bouffer les jupes : *La crinoline est une exagération des bouffantes.*

**BOUFFARDE** s. f. (bou-far-de — rad. de bouffer). Pop. Pipe, et spécialement grosse pipe dont se servent les gens du peuple : *Le dévotant brûlot, la bouffarde grossière.*

BARTHÉLEMY.

Nous faisons notre orgueil d'une immonde bouffarde.

BARTHÉLEMY.

**BOUFFARDER** v. n. ou intr. (bou-far-dé — rad. bouffarde). Pop. Fumer, et plus spécialement fumer une bouffarde : *Il aura, comme on le prétend, bouffardé avec le bouffanger.* (Balz.) || Peu usité.

**BOUFFARICK** ou **BOUFFARICK**, ville d'Algérie, province et à 34 kilom. S.-O. d'Alger, à 11 kilom. N. de Blidah, au centre de la Méditerranée, sur la route d'Alger à Blidah et Oran; 3,900 hab., dont 1,500 Européens. Poste militaire important, territoire très-fertile en céréales, fruits, cotons et tabacs; belles prairies, riches plantations de mûriers. Bouffarick fut occupé en 1832 par le général d'Erlon, qui y établit un camp retranché; c'était, à cette époque, « un humide bocage, entouré de marais aux exhalaisons malsaines. » Les premiers colons qui s'y établirent furent tous enlevés par les fièvres. De nouveaux colons vinrent cependant achever l'œuvre de leurs devanciers; les terres furent profondément fouillées, le sol se couvrit de nombreuses plantations, des routes furent ouvertes, l'eau circula partout, et la commune de Bouffarick est aujourd'hui l'une des plus salubres et des plus fertiles de l'Algérie.

**BOUFFE** adj. (bou-fe — de l'ital. *buffa*, plaisanterie, invention bouffonne). Bouffon : *Chanteur bouffe. Les âmes grandes peuvent seules sentir la noblesse qui anime ces airs bouffes.* (Balz.) *Il nous semble que bien des morceaux d'Othello ne seraient pas déplacés dans un opéra bouffe.* (Th. Gaut.)

— s. m. Chanteur qui remplit un rôle bouffon : *C'était un assez bon musicien; il remplissait les rôles de bouffe dans l'opéra-comique.* (E. Sue.)

**Bouffe et le Tailleur** (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Gouffé et Villiers, musique de Gaveaux, représenté au théâtre Mon-

tansier le 19 juin 1804. Cette bluette est encore amusante après soixante ans de date; aussi a-t-elle reparu à plusieurs reprises à l'Opéra-Comique, et n'a-t-elle jamais quitté le répertoire de province. On y retrouve la gaieté tempérée et spirituelle de ce chansonnier délicat, qui ne buvait que de l'eau, tout en célébrant joyeusement et en bons vers le jus de la treille. Les saillies du dialogue conservent leur effet, parce qu'elles sont à leur place et de bon aloi. Les situations ont été bien comprises et bien traitées par le musicien. Gaveaux avait un sentiment de l'art très-vif. Il avait fait de bonnes études littéraires et musicales, et, avant l'apparition d'Elleviou et de Martin, c'était le meilleur chanteur de l'Opéra-Comique.

Il est fâcheux qu'il ait éparpillé ses inspirations mélodiques sur un aussi grand nombre d'ouvrages, car elles ont du naturel et de la grâce; plusieurs de ses romances sont devenues populaires. Dans le *Bouffe et le Tailleur*, nous rappellerons particulièrement la scène dans laquelle l'acteur chante un duo à lui seul, s'asseyant et se relevant pour faire la demande et la réponse :

Monsieur, vous avez une fille.  
— Parbleu ! monsieur, je le sais bien.  
— Monsieur, je la trouve gentille.  
— Cela, monsieur, ne vous fait rien.

Et la romance dont les paroles et la musique sont si bien dans le vrai caractère de la comédie à ariettes :

Conservez bien la paix du cœur,  
Disent les mamans aux fillettes;  
Sans la paix, adieu le bonheur;  
Craignez mille peines secrètes.  
On tremble, on se promet longtemps  
De rester dans l'indifférence,  
Et puis on arrive à douze ans,  
Et le cœur bat sans qu'on y pense.

On comprend la pensée du second couplet :  
Et puis on arrive à seize ans,  
Et l'air s'en vient sans qu'on y pense.

Et on devine aussi que cette morale sévère sera un peu corrigée à la conclusion, par cette morale plus douce enseignée aux fillettes :

Si l'on n'aime pas au printemps,  
L'hiver viendra sans qu'on y pense.

Ces petits ouvrages, entendus de loin en loin, reposent l'esprit des efforts trop bruyants du répertoire comique moderne.

**BOUFFE** s. f. (bou-fe — rad. bouffer). Enflure, vanité : *Il n'a pas la bouffe des gouverneurs.* (Mme de Sév.) || Ce mot a vieilli.

— A signifié autrefois Enflure, bouffissure. — En Provence, Plaisanterie bouffonne, menterie grossière : *Dire des bouffes.*

**BOUFFE** s. m. (bou-fe). Mamm. Croisement du grand épagneul et du barbet, variété de chien à poil long, fin et frisé : *Les chiens à long poil, que l'on appelle bouffes, viennent du grand épagneul et du barbet.* (Buff.)

— Ichthyol. Nom vulgaire de la raie bouclée.

**BOUFFÉ, ÉE** (bou-fé) part. pass. du v. Bouffer : *Joues bouffées.*

— Gonflé, bouffi : *Ma blonde et belle gardienne pressait mes mains bouffées et brûlantes dans ses fraîches et longues mains.* (Chateaub.) || Inusité.

**BOUFFÉ** (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, est fils d'un peintre en bâtiments, qui lui fit d'abord apprendre l'état de bijoutier. Il n'embrassa qu'avec répugnance cette carrière, et, dès l'âge de quinze ans, il s'échappa bien souvent de la boutique de son patron pour aller se glisser dans les coulisses des petits théâtres, où il obtenait ses entrées d'autant plus facilement que son père en était le peintre décorateur. Bientôt Bouffé débuta à la salle Doyen, ce berceau de plusieurs de nos grands artistes. Il signa ensuite, en 1822, un engagement au théâtre du Panorama-Dramatique, aux appointements de trois cents francs par an. Il obtint des succès tels, dans l'emploi des jeunes comiques, que ce chiffre dérisoire fut graduellement élevé jusqu'à douze cents francs, pour arriver enfin à trois mille. Après la fermeture du Panorama-Dramatique, Bouffé débuta au théâtre de la Gaité, le 28 février 1824, par le rôle de Ratine dans le *Cousin Ratine* ou le *Repas de Noce*, vaudeville en un acte. Le jeune artiste obtint un succès complet, et le public lui fit bisser le couplet suivant, qu'il chantait admirablement :

Quand tout à fait ma bourse est dégarinée,  
En m'accrochant de leur char fastueux,  
De nos Crésus j'entends la voix qui crie :  
Sois philosophe, et tu seras heureux.  
Mon estomac, d'une telle apostrophe,  
Avec raison se trouve chagriné;  
A jeun, hélas ! si l'on est philosophe,  
On est bien plus quand on a bien diné.

Il fixa sérieusement l'attention dans la reprise du *Pauvre berger*, où il remplit le rôle créé par Bertin au Panorama, et dans le *Pauvre de l'Hôtel-Dieu*.

Bouffé débuta au théâtre des Nouveautés le 25 mai 1827, dans le *Débutant*, vaudeville de M. Etienne Arago. Il réussit d'emblée. Entre autres créations que ce théâtre lui confia, celles du *Futur de la grand'maman*, du *Marriage impossible*, du *Marchand de la rue*

*Saint-Denis, de Caleb, de Pierre le coureur*, et de *Sir Jack*, établirent définitivement sa réputation. Après quelques représentations brillantes données à Londres, Bouffé débuta au théâtre du Gymnase, le 16 mars 1831, dans la *Pension bourgeoise* et la *Maison en loterie*. Le succès fut complet. Pendant un an, cependant, M. Poirson n'avait donné à Bouffé que des appointements dérisoires et des rôles insignifiants; mais, en 1832, après le succès du *Bouffon du prince*, le directeur améliora le sort de cet artiste favori du public. Il n'est donc pas exact, ainsi que l'affirme M. Vapereau, que Bouffé n'ait obtenu pendant trois années que des demi-succès, mêlés à beaucoup d'échecs. La période de 1831 à 1834 comprend, entre autres créations, celles du *Bouffon du prince*, de *Dom Miguel* (qui ne dut pas sa chute au manque de talent de l'artiste); des *Vieux péchés*, etc. Bouffé se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, ajouta M. Vapereau. Or la pièce dont il parle n'a été représentée que le 19 février 1834. Bouffé créa aussi, avec un grand succès, la *Fille de l'Avare*, *Pauvre Jacques*, le *Gamin de Paris*, le *Muet d'Inguville*, pièce à laquelle il avait collaboré; *Clermont* (rôle d'aveugle qui fit couler autant de larmes que *Valérie*); les *Enfants de troupe*; *l'Abbé galant*; *Candinot, roi de Rouen*; le *Père Turbulent*, etc.

La popularité de Bouffé grandissait toujours; cependant M. Poirson ayant refusé de renouveler son traité avec la commission des Auteurs dramatiques, le Gymnase fut mis en interdit. Il fallut renoncer à jouer toutes ces pièces auxquelles Bouffé avait imprimé son cachet. Les pièces nouvelles, œuvres d'auteurs inconnus et peu habiles encore, pour la plupart, au métier de la scène, n'offraient plus à notre artiste que de rares occasions de déployer son talent. Cette situation lui devint intolérable, à ce point que, pour y mettre fin, et après avoir créé le rôle de Jacquard d'une manière parfaite, il sacrifia tout son avoir, paya 100,000 fr. de dédit pour dix-sept mois qu'il lui restait encore à passer au Gymnase, et entra au théâtre des Variétés (1845), où il reprit tous ses anciens rôles avec son succès d'autrefois.

Après un long repos, Bouffé reparut dans *Pauvre Jacques*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin (1854), et y reçut l'accueil brillant que méritait son talent. Il joua encore aux Variétés *l'Abbé galant* et le *Chevalier de Grignon*, et parut au Vaudeville dans *Michel Perrin*. Revenu aux Variétés en 1857, il y créa *Jean le Toqué*, et reprit les meilleurs rôles de son répertoire, notamment les *Enfants de troupe*, où il se montra, comme toujours, habile à exciter le rire ou les larmes, selon la situation. Le 17 novembre 1864, Bouffé donna sa représentation de retraite au théâtre de l'Opéra, mis à sa disposition d'une manière tout exceptionnelle par Napoléon III, qui, pendant l'été de 1847, avait eu, à Londres, l'occasion d'apprécier l'homme aussi bien que l'artiste. Le public s'empressa de répondre à l'appel de son acteur de prédilection, et cette soirée de véritable triomphe, dont le produit dépassa 25,000 fr., ne sortira jamais de la mémoire ni du cœur du vieux comédien. Bouffé est sorti de sa paisible demeure d'Auteuil, pour donner, en 1866, au théâtre du Gymnase, quelques représentations de la *Fille de l'Avare*. Le souvenir d'un passé glorieux ajoutait au prestige de cette résurrection, et le public s'est montré attentif et respectueux. Bouffé était, par excellence, l'acteur du drame-vaudeville. On lui a reproché de s'être d'abord laissé dominer par le souvenir de la manière de Potier; mais c'est une loi presque sans exception, que chaque artiste, avant d'arriver à l'originalité, copie à son insu son chef d'emploi le plus brillant. Or Bouffé, on en conviendra, n'avait pas mal choisi son modèle. La nature était loin d'avoir fait beaucoup pour Bouffé, observe un critique, car la petite taille, la complexion malade et la voix fluette de Bouffé semblaient autant d'obstacles insurmontables pour produire de l'effet au théâtre. Mais, par son rare talent, à force d'étude et de peine, Bouffé est parvenu à changer en qualités ses défauts mêmes. Il n'est pas possible de mettre plus de vérité et de naturel dans tant de caractères différents. Ce n'est pas Bouffé qui pose devant le public, c'est un vieux prêtre bien naïf, ou un gamin de Paris jouant à la toupie; tout à l'heure, on avait devant les yeux un enfant de quinze ans, et voici que, l'instant d'après, on le trouve changé en un vieillard chancelant, et, dans ces transformations admirables, jamais on n'aperçoit l'art du comédien : c'est la nature, toujours la bonne, la vraie, la simple nature. Du reste, on admire encore plus le Bouffé du théâtre, lorsqu'on rencontre par hasard le Bouffé de la ville. Ce n'est plus la même figure, et vous ne reconnaîtrez jamais l'artiste vif, alerte et plein de feu dans cet homme de chétive apparence, au visage maigre et jaune, aux yeux éteints, et qui se promène tristement aux rayons du soleil, pour lui demander un peu de chaleur, un peu de santé. Il est un soleil qui rend immédiatement la force et l'énergie à Bouffé, c'est le lustre d'une salle de spectacle : quand il se trouve en présence du public, l'artiste se sent électrisé; ses mains, qui étaient tremblantes naguère, sont fortes maintenant; son cœur bat avec énergie, ses yeux lancent la flamme; mais, hélas ! la toile est à peine tombée, et les braves retentissent encore, que Bouffé, le grand artiste, redevient le pauvre malade de

tout à l'heure, et, le front baigné de sueur, les jambes chancelantes, il peut à peine regagner sa loge, appuyé sur les bras de ses amis !

**BOUFFÉE** s. f. (bou-fé. — Ce mot vient du verbe *bouffer*, qui, primitivement, avait le sens de *souffler*, d'où *bouffé*, *bouffissure*, etc. L'origine de ce mot est germanique; en allemand, *buffen* et *puffen*, *souffler*, *gonfler*; en hollandais, *puffen* et *poffen*; en anglais, *to puff*, même sens. Le français *bouffer* a formé l'italien *buffare*, *souffler*; *buffo*, une bouffée; de *buffare*, l'italien a fait *buffone* et *buffo*, que le français lui a repris sous la forme de *bouffon* et de *bouffe*. Quel rapport peut-il y avoir entre *buffare*, *souffler*, et *buffone*, un bouffon ? Voltaire prétendait que c'était parce qu'un bon pitre doit avoir un visage plein et rond et des joues rebondies. Mais l'hypothèse suivante est beaucoup plus ingénieuse, et, chose rare, beaucoup plus vraisemblable; le rôle principal du baladin, représentant le type du *bouffon* dans les farces italiennes, consiste à recevoir force soufflets. Cette tradition s'est encore conservée intacte chez les *bobèches* de nos foires. Or, pour recevoir impunément la claque et la faire sonner bruyamment, à la grande joie du public, le baladin avait coutume d'enfler sa joue en soufflant, *buffare*, d'où lui vient son nom de *buffone*; cela est tellement vrai, que notre mot français *soufflet* a exactement la même origine et dérive directement du verbe *souffler*. Anciennement on disait un *boufflet* pour un *soufflet*. Par une coïncidence curieuse, l'anglais a donné au mot *puff* une acception identique, en l'employant à désigner ces réclames impudentes dont l'Amérique semble avoir accaparé le monopole; de la réclame à la parade, il n'y a pas loin. Le verbe *pouffer*, pouffer de rire, doit être rattaché à la racine *bouffer*, et semble avoir été emprunté directement à l'allemand. L'espagnol a transcrit purement et simplement le mot français, *bufon*. Courant de fluide qui dure peu, qui ne fait, pour ainsi dire, que passer : *Bouffée de vent. Le vent souffle par bouffées. Des bouffées de parfums s'élèvent du sein des prairies et des forêts, avec les concerts des oiseaux.* (B. de St-P.) *J'abritai ma lampe de terre contre les bouffées du vent, pour qu'elle ne s'éteignît pas.* (Lamart.) *Le printemps s'annonçait par des bouffées de chaleur.* (H. Beyle.) *Au même instant, une bouffée de brise apportait un bruit confus de cris et de voix.* (E. Sue.) *Elle me remit son bouquet, dont le parfum monta vers moi par bouffées.* (E. Sue.)

Et chaque vent qui passe apporte par bouffées  
L'enivrante senteur des herbes en monceaux.

AUTRAN.

|| Souffle passager qui sort de la bouche ou des poumons, exhalaison partie de l'estomac : *Des bouffées de tabac, de vin. C'est cela, répondit le vieillard, en lâchant une bouffée de tabac.* (Balz.)

— Par ext. Accès subit et passager, arrivée soudaine et rapide : *La clavelée attaque les troupeaux par bouffées. Le choléra, cette année, ne s'est montré que par bouffées. Ma tante a une bouffée de fièvre.* (Mme de Sév.)

Oh ! les concerts charmants, les notes étouffées  
Que l'on sent bourdonner et venir par bouffées !

ROLLAND et DU BOIS.

— Fig. Explosion, manifestation vive et rapide : *Vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur.* (Mme de Sév.) *Je ne puis oublier cette bouffée de philosophie que vous me vintez souffler ici la veille de mon départ.* (Mme de Sév.) *Michel était à la fois enivré et honteux de ces bouffées de vanité qui lui montaient au visage.* (G. Sand.) *Il sentit de grandes ambitions fermenter en lui, monter par bouffées et tomber tout à coup, sous le poids du découragement.* (G. Sand.) *Cette bouffée de mauvaise humeur exhalée, le baron reprit un peu de calme.* (Alex. Dum.)

— N'agir que par bouffées, Agir capricieusement, par intervalles et sans règle.

— Méd. *Bouffées de chaleur*, Sentiment de chaleur subit et passager : *Je me sens au visage des bouffées de chaleur.*

**BOUFFEMENT** s. m. (bou-fe-man — rad. bouffer). Souffle, haleine. || Vieux mot.

**BOUFFER** v. n. ou intr. (bou-fé — rad. bouffée). Se gonfler, s'enfler; être enflé, gonflé comme une vessie qu'on aurait remplie de vent : *Cette étoffe bouffe trop. Le pain commence à bouffer dans le four. Le plâtre a bouffé sur ce mur.*

— Hortic. Grossir d'un côté plus que de l'autre; en parlant des fruits : *Ces pêches bouffent.*

— v. a. ou tr. Gonfler en soufflant, en parlant des animaux qu'on veut écorcher : *Bouffer un veau, un mouton.*

— Pop. Bâler, manger avidement : *Il bouffe comme un loup à jeun. Il a bouffé son dîner en un clin d'œil.*

— Pêch. Syn. de BOUILLER.

Se bouffer v. pr. Être bouffé, gonflé par soufflement : *Les animaux de boucherie doivent se bouffer avant d'être écorchés.*

**BOUFFES** s. m. pl. (bou-fe — rad. bouffe). Nom que, dans le grand monde, on donne ordinairement au Théâtre-Italien, à Paris : *Les Bouffes ont donné une pièce nouvelle. Nous allons aux Bouffes ce soir. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'au-*